

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 22 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr.; — L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

JOURNAL LE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

ON S'ABONNE ET ON PEUT LES ANNONCES: A TOURCOING, aux bureaux du journal, rue Nain, 1. A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Croisade. A Paris, chez M. H. Lefebvre, Libraire-Bellefleur et Cie, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publications, rue de la Madeleine, et chez J.-B. Pardon et Fils, 26, chaussée d'Alsemberg, à Saint-Gilles-Brusselles.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 12, 7 18, 8 45, 9 48, 11 46, m., 12 23, 1 56, 3 39, 5 15, 6 18, 7 21, 8 28, 9 33, 11 08, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 26, 7 18, 8 45, 10 48, 11 23, m., 1 30, 2 45, 5 10, 5 38, 7 18, 8 23, 10 26, 11 26. Lille à Roubaix, 5 15, 6 55, 8 22, 9 55, 11 05, 12 57, 2 32, 4 47, 5 20, 6 55, 8 00, 10 13, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 05, 7 10, 8 05, 9 48, 11 32, 12 15, 1 50, 3 31, 5 05, 5 57, 7 20, 8 18, 9 23, 11 30. Mouscron à Lille, 6 52, 9 22, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 49, 7 02, 9 05. DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 127, 7 20 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 00 soir.

BOURSE DE PARIS	
DU 5 JANVIER	
3 0/0	62 15
4 1/2	90 00
Emprunt (5 0/0)	100 00
DU 6 JANVIER	
3 0/0	62 20
4 1/2	91 00
Emprunt (5 0/0)	100 00

ROUBAIX, 6 JANVIER 1875.

La nouvelle session parlementaire

C'est hier seulement que s'est ouverte en réalité, à Versailles, la session parlementaire d'hiver: on sait que, par suite d'une convention entre tous les partis, on avait, dans les premiers jours de décembre, jugé utile d'ajourner tout débat capable d'émouvoir l'opinion publique, afin de ne point troubler les opérations commerciales et industrielles de la fin de l'année. La politique va donc reprendre tous ses droits, et les partis vont se débattre sur le champ ouvert. Nous n'avons à nous en réjouir, ni à nous en affliger, le devoir nous incombe de regarder la situation en face. C'est en affirmant les principes qu'on se réserve de toute crainte et de toute déillusion.

Au milieu du désarroi général, au-dessus de toutes les intrigues des fanfarones de révolution et des revendicateurs du pouvoir, il existe une loi préservatrice qui est reconnue par la majorité de la nation comme la sauvegarde des intérêts sociaux et religieux; c'est la loi qui a conféré l'autorité de chef de l'Etat au maréchal de Mac-Mahon. Ce n'est point là une loi tyrannique, qui s'impose à tous malgré le vœu du plus grand nombre, qu'on subit parce qu'elle a pour elle la force des armes. C'est une loi que tous acceptent parce qu'elle est la seule qui puisse servir de guide et de frein à tous les partis en l'absence d'institutions définitives.

Nous n'avons pas grand mérite à affirmer notre respect pour cette loi d'Etat, loi provisoire, il est vrai, qui permettra pourtant à la France de se reconnaître, de reconstituer son gouvernement, de rétablir ses forces morales, de rallier tous les éléments conservateurs troublés par la guerre étrangère et la guerre civile. C'est d'elle que nous attendons le salut; et pour nous confirmer dans cette espérance, nous n'avons qu'à consulter les résultats des dernières élections des Conseils généraux et des Conseils municipaux, examinés dans leur ensemble: ils attestent un retour de l'opinion vers les hommes qui personnifient les idées d'ordre et de religion.

C'est en nous renfermant dans le respect de la loi que nous aurons à examiner et à juger les débats de la session qui commence. Pourtant nous pouvons dire dès à présent que nous ne nous abusons pas sur ses résultats possibles; sans doute nous espérons qu'une majorité conservatrice se formera dans l'Assemblée pour appuyer énergiquement le gouvernement du maréchal, et lui per-

mettre de repousser victorieusement tous les assauts de la révolution. Tous les conservateurs sauront s'unir au moment du danger. Mais, si nous comptons sur leur accord pour repousser l'ennemi commun, nous n'espérons pas qu'ils s'entendent de suite pour fonder un gouvernement définitif auquel puissent se rallier tous les hommes de bonne volonté.

Ce que nous disons de l'Assemblée nous le dirons également de la nation, dont elle représente fidèlement les divisions. L'expérience n'a point encore été poussée jusqu'au bout; les élections législatives qui se sont produites récemment, comme celles qui se feront vraisemblablement au mois de février, démontrent tristement que la France n'a pas retrouvé sa voie, que les passions politiques, y font faire trop souvent le patriotisme, et que nous sommes encore bien loin de cet état si désirable dans lequel il n'y aurait plus, en face d'un gouvernement reconnu de tous, que deux partis, l'un qui veut tout consolider par le respect des traditions, l'autre qui veut tout affermir par les conquêtes du progrès moderne.

Il faut donc nous résigner à traverser une crise politique, maintenue heureusement dans l'enceinte du Parlement; mais si elle ne suscite pas à l'avance d'inquiétudes en ce qui concerne le calme de la rue, nous ne pouvons prévoir jusqu'à quel point elle portera le trouble dans les esprits. Sans doute un énergique effort va être tenté en faveur d'une proclamation de la république; il échouera comme précédemment. Ce ne sera encore qu'un vote négatif de la majorité qui sait ce qu'elle ne veut pas, qui ne peut savoir ni préciser ce qu'elle veut. La campagne de la dissolution sera peut-être recommencée; nous croyons qu'elle n'aura pas plus de succès. La dissolution serait prématurée, elle créerait un danger des plus graves, tant que la nouvelle loi électorale ne sera pas créée conforme aux besoins du pays, et de nature à rendre au suffrage universel la sincérité de son expression.

Ce que nous réserve cette session, nous ne saurions donc le prédire; mais nous avons le droit d'attester notre confiance dans le patriotisme des conservateurs qui vont, dès les premiers jours, constituer une majorité, que dans les délibérations récentes de l'Assemblée on a appelée la majorité nécessaire; nous croyons qu'une administration nouvelle va se former, qui s'affranchira des hésitations de la précédente, qui, sans prendre le titre de ministère de combat, saura à tous les degrés de la hiérarchie maintenir la discipline et donner à tous l'exemple du respect de la loi.

ALEXANDRE WATTEAU.

Le *Moniteur Universel* annonce que l'ambassadeur de France en Espagne a été autorisé à entrer en relations officielles avec le ministère de la régence. Des instructions conformes ont été envoyées par toutes les grandes puissances à leurs représentants à Madrid.

Le même journal assure que don Carlos va publier un manifeste pour protester contre la nomination du roi don Alphonse.

On télégraphie au Times:

Paris, le 5 janvier. La nouvelle d'après laquelle le maréchal Serrano se rend à Berlin, est très commentée. D'après les informations reçues de Berlin, l'empereur Guillaume se montre très satisfait de l'avènement de don Alphonse au trône d'Espagne.

On télégraphie au Daily Telegraph:

Berlin, 4 janvier. Le gouvernement de Berlin était préparé à ce qui vient d'arriver en Espagne; c'est la ce qui explique le congé illimité accordé au comte Hatzfeld.

Ces dépêches sont courtes mais elles en disent long.

Plusieurs journaux ont annoncé que le Souverain Pontife aurait reconnu don Alphonse des Asturies en qualité de roi d'Espagne par un télégramme spécial. Ces journaux sont dans l'erreur, dit le *Monde*. Voici ce qui s'est passé:

Don Alphonse des Asturies a écrit une lettre à Sa Sainteté Pie IX, qui est son parrain, pour lui exprimer ses félicitations et ses vœux à l'occasion du renouvellement de l'année. Le Pape a répondu à cette lettre par un télégramme que le nonce apostolique a transmis au fils de la reine Isabelle, et dans lequel Pie IX remercie son filleul des vœux qu'il lui a exprimés, en lui donnant en même temps des conseils paternels comme un parrain en donne à son filleul.

Telle est l'exacte vérité sur la correspondance entre le Saint-Père et don Alphonse.

Aucune autre correspondance n'a eu lieu entre le Pape et le prince des Asturies.

Mgr l'évêque d'Angers, en installant avant hier l'aumônier militaire de sa ville épiscopale, a prononcé dans sa cathédrale un discours dans lequel il a exposé quel doit être le caractère et le noble service des armes. « L'épée surmontée de la croix, a dit l'évêque d'Angers, voilà le vrai symbole de la civilisation chrétienne. »

Le XXV Anniversaire de l'Épiscopat.

DE MGR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS. La cérémonie des *Noces d'or et d'argent* de Mgr Dupanloup a eu lieu jeudi à deux heures, dans le salon de l'évêché. Une assistance considérable s'y pressait. Le clergé était représenté à cette solennité par toutes ses notabilités diocésaines et par une foule de prêtres venus de tous les points du département. Parmi les laïques, on remarquait au premier rang M. de Behr, préfet du Loiret, et M. de Lévin, maire d'Orléans; avec eux, un grand nombre de nos concitoyens jaloux de rendre, dans cette circonstance solennelle, l'hommage de leur reconnaissance et de leur admiration aux éclatants mérites et aux nobles vertus de leur évêque. La cérémonie a commencé par une très belle cantate composée, à cette occasion, par M. Alexandre Lemoine, maître de cha-

pelle de la cathédrale. Le chœur chantait: « Sacros et panifex »

- » Et virtutum optifex
- » Pastor bone in populo
- » Sic placuit dominus...

Le coryphée faisait entendre entre autres strophes les versets suivants de *Psalmiste*: « Laudemus viros gloriofos et parentes »

» nôtros in generatione sua, homines divites in virtute pulchritudinis studium » habentes. » Quam gloriam adeptus est, in tollendo » manus suas ! »

» Surrexit Elias propheta quasi ignis et » verbum ipseus quasi facula ardebat. » Amplificatus est in mirabilibus suis. » Enfin, un quatrain, avant la prière qui termine cette cantate, résumait en ces mots le sentiment qui l'avait dictée :

» Beati sunt qui te viderunt et in ami- » citia tua decorati sunt. »

Les élèves du Grand Séminaire et les chœurs de la cathédrale ont donné à ce chœur à la fois harmonieux et pathétique l'accent qui convenait bien à la musique de M. Alexandre Lemoine. C'est M. l'abbé Desbrosses qui a été l'interprète de cette nombreuse assemblée. Il a rappelé comment l'hommage qui était en ce moment présenté à Monseigneur, était né spontanément du cœur de tous, prêtres et laïques; que la croise magnifique qui avait été choisie pour perpétuer cet hommage, était l'emblème naturel du grand évêque; que dans chacun des ornements si purs et si riches dont l'avait couverte le génie de l'artiste, on retrouvait une page de la vie de Mgr Dupanloup, une des causes à la quelle il s'était dévoué, N. S. Jésus-Christ, la vierge Marie, le pape Pie IX, Jeanne d'Arc, la ville d'Orléans et ses saints évêques du passé. Cette croise, a dit en terminant M. le vicaire général, redira aux âges futurs la gloire de celui à qui elle fut offerte et l'affection reconnaissante et dévouée qui la lui offrit. En la contemplant, chacun répètera: elle fut la houlette de cet illustre évêque d'Orléans qui aima immensément l'Eglise et la France.

Mgr Dupanloup a pris alors la parole; et d'une voix que l'émotion a plusieurs fois étouffée, il a dit qu'en recueillant de la bouche de l'un de ses plus fidèles collaborateurs et de ses meilleurs amis ces précieux témoignages d'affection, il avait songé à ces deux versets de l'Écriture, dont l'un déclare que l'amitié est un trésor de Dieu, un remède de vie et d'immortalité, *medicamentum vite et immortalitatis*, et dont l'autre recommande de se débiter de l'indulgence de l'amitié.

Puis il a rappelé ces vingt-cinq années d'épiscopat et ces cinquante années de prêtrise, *grande mortalitas avi spatium*, longs et vastes espaces à l'exercice desquels il ne peut qu'imploier la miséricorde de Dieu. Il a prié son cher clergé d'Orléans, ses amis, ses diocésains et diocésaines de demander pour lui cette miséricorde divine; de demander aussi, s'il était possible, selon un autre mot de l'Écriture, un peu de rafraîchissement et de repos après tant de combats, et la grâce de connaître et de faire de plus en plus la volonté de ce Dieu devant lequel il paraîtra bientôt.

Cette courte et éloquentte réponse qui jaillissait d'une âme profondément émue, a vivement touché l'immense auditoire. Mgr Dupanloup a embrassé les prêtres et tous les amis qui se pressaient autour de lui, et chacun s'est retiré emportant de cette manifestation si belle et si simple un souvenir qui ne s'effacera pas.

La croise offerte à Mgr Dupanloup est vraiment un chef d'œuvre de goût. Après la cérémonie, elle a été exposée au milieu du salon, où les assistants sont venus en admirer les beaux émaux et les délicates cisèlures. (Journal du Loiret.)

LETTRE DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Paris, Mardi 5 Janvier.

Comme l'inauguration de l'opéra doit réunir au soir chef d'œuvre de goût. Après la cérémonie, elle a été exposée au milieu du salon, où les assistants sont venus en admirer les beaux émaux et les délicates cisèlures. (Journal du Loiret.)

La situation paraît devoir se dessiner nettement dès le début de cette session; en effet la question des lois constitutionnelles se trouvera tout d'abord posée soit par M. Barthé, au nom de la commission des trente réclamant la mise à l'ordre du jour de la loi sur le sénat, soit par M. Dufaure demandant la mise à l'ordre du jour du projet Ventavon, soit enfin par quelque député de la gauche. Cette dernière hypothèse est la moins vraisemblable, car la gauche a tout intérêt à ne pas intervenir au début, et à laisser le centre gauche faire son jeu.

Les ajournements successifs ont tellement fatigué même les conservateurs que l'on en est arrivé sur tous les bancs de l'Assemblée à désirer une prompt solution. Il faut en finir avec ces lois constitutionnelles; dit-on à droite aussi bien qu'à gauche. Et le gouvernement lui-même n'est pas moins désireux de savoir sur quelle majorité il peut compter.

Il y a eu hier de nombreuses réunions de députés, mais aucun procès-verbal n'a été rédigé. Dans les réunions auxquelles assistaient les députés de la gauche, il a été convenu qu'on ne soulèverait pas d'incident à propos des délibérations extra-parlementaires de l'Élysée. On a remarqué d'ailleurs que des feuilles d'un républicanisme assez avancé comme le *Progrès* de Lyon, et la *Gironde*, de Bordeaux, ont approuvé la conduite du maréchal, qui s'il avait à en dire son avis, se montrerait sans doute peu sensible aux compliments qu'on lui adresse.

Grand bal hier au ministère de l'Instruction publique: on n'y avait pas dansé depuis 1858, du temps où M. Rouland était ministre. La fête organisée par M. de Cumment a été splendide, et le maître de la maison en faisait les honneurs avec une bonne grâce qui n'aurait jamais fait supposer qu'il s'attend à déposer son portefeuille d'ici à 48 heures. Ce bal aura été l'événement le plus marquant de son passage au ministère. Parmi les assistants, au nombre de près de trois mille, on remarquait le vénérable M. Chevreul, qui portait le grand cordon de la Légion d'Honneur, et qui se montre fort alerte, malgré ses 83 ans.

Le maréchal Serrano était attendu aujourd'hui à Paris. Il est probable qu'un mystère régnera toujours sur le rôle qu'il a joué dans

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 7 JANVIER 1875.

L'ESCLAVE

PAR G. DE LA LANDELLE. XIV. — CRAINTES ET ESPOIRS. (Suite)

Enfin, des marchands qui se rendaient à Téror me trouvèrent nu, sanglant et déchiré au bord d'un précipice. L'un d'un, par pitié, me chargea sur son mulet et dit au docteur Bostigo en me déposant chez lui: — Si vous rendez la vie à ce garçon-là, vous aurez bien gagné pour votre peine le droit de le garder comme esclave.

Mon séjour dans le Carcajar, ma servitude parmi les pêcheurs et mon martyre de vagabond dans les mornes m'avaient changé au point qu'aucun des marchands à mon aspect n'eut la velléité de penser au fameux Yoyo perdu et réclamé par les Farniz. J'étais bronzé par le soleil, maigre comme un squelette, défiguré, n'ayant plus de rapports avec mon signalement affiché dès l'origine dans tous les carrefours. Mais, en sa qualité de médecin fort expert, Bostigo, qui m'avait vu à la Castellanie, ne

tarda pas à me reconnaître ainsi que Calisto, sa nouvelle garde-malade.

Dès le lendemain, au point du jour, on envoya prévenir don Ciprian. Je venais de passer une nuit excellente, lorsque l'aspect de Calisto produisit en moi la plus salutaire révolution complétée bientôt par le doux sourire de Rita qu'accompagnait Niévé.

Dona Urbana les chargeait de me dire que ma désertion et la perte de son service d'argenterie et mes fautes précédentes m'étaient pardonnées, que je serais soigné, guéri, traité avec indulgence, qu'elle le voulait aussi bien que don Ciprian, et que, par conséquent, je devais être sans inquiétudes.

Le docteur Bostigo avait conseillé à madame Farniz d'user de toutes ces précautions et de ne pas se montrer encore de crainte de produire sur moi quelque impression trop violente.

— A l'aspect de Calisto, dit-il, le malheureux a failli mourir. Prenons donc les plus grands ménagements, ou vous ne l'aurez retrouvé que pour le perdre.

Le docteur n'avait pu s'apercevoir de mon état de démence, puis que j'étais mourant quand on me porta chez lui où je ne passai qu'une seule nuit. La commotion que je ressentis en recouvrant la raison lui parut d'autant plus dangereuse. Mais Rita me calmait, m'encourageait, me charmait. Ce fut elle, oh ! j'en suis bien sûr, qui me rallacha à l'existence. Son regard coopérant, sa voix fraternelle, firent plus

que tous les soins du docteur, secondé, d'ailleurs, par Niévé avec un zèle touchant.

On me plaça dans un hamac porté par des nègres qui se relayaient. Dona Urbana et le docteur suivaient à cheval. Rita, montée sur la même mule que Niévé, m'adressait à tout moment la parole. Sa tante le lui avait recommandé: elle en était heureuse.

Malgré mon extrême faiblesse, je remarquai sur la route le Pas de Feu, la vallée aux Oliviers et le campo de la Canasta, ainsi que ces ruines de château fort que j'avais si vainement cherchées la nuit de ma première escapade. Je ne me reconnus qu'à la fontaine abreuvoir.

J'avais évidemment tenté l'impossible: dix fois trop de chemins se croisent entre Téror et la Castellanie. Je compris qu'il fallait avoir beaucoup abattu le pays pour ne point s'y égarer. On descend dans des vallées profondes, on passe par des gorges sinieuses, les horizons se déplacent à chaque instant. Dans les montagnes, des bois épais masquent les lointains. Il devenait ainsi très difficile de ne pas dépasser sans les atteindre de petites villes telles que Téror, Aquinez ou San Mateo.

À la vue de la fontaine abreuvoir, les plus douloureux souvenirs m'assaillirent en foule. Je songai à ma lettre détruite sans que j'eusse pu l'expédier, à mes piécettes volées qui auraient servi à l'affranchir, et à mes parents,

et à mon esclavage; je soupirai.

Ce soupir fut remarqué par Rita, assise d'un côté de la mule dans une sorte de panier dont le contre-poids était un siège semblable occupé par Niévé.

— Patience et courage, nous te sauverons; dit la charmante enfant avec son sourire empreint de charité.

Niévé ajouta doucement: — A l'habitude tout le monde est content, les nègres ont chanté et dansé: Yoyo retrouvé!

Yoyo pas mort!

— Il faut donc vivre, mon bon Koyo, pour donner raison à ceux qui se réjouissent.

— Ce jeune garçon, madame, disait de son côté le docteur Bostigo, est assurément très-malade, mais il est si bien constitué, que de bons traitements ne peuvent manquer de le rétablir. Des bouillons, de la viande, un régime fortifiant; mais surtout pas de reproches, pas de menaces, pas même de questions.

— Rien ne lui manquera, dit Urbana déjà préoccupée de prendre la revanche des malicieux propos de tous les Héraldos ou Solastron, dont les condoléances l'avaient tant exaspérée. Pas de questions, soit!... Mais, mon cher docteur, où donc et comment a-t-il pu passer près de six mois sans être rencontré ni repris?

— Je me le demande à moi-même! Attendons. Le mystère s'éclaircira sans doute tout naturellement.

— Naturellement, répéta Urbana, c'est peu probable, docteur. Yoyo est obstiné, il a ses secrets et les garde avec un entêtement indomptable...

— Par la colère non; peut-être par la douceur. Je suis bien persuadé que votre jeune nièce, si elle s'en mêlait, parviendrait à le faire parler.

— Ah! vous me suggérez une excellente idée, merci!

Heur ou malheur? — Rita pourrait désormais causer librement avec Yoyo, du consentement et même par la volonté de sa tante; mais elle recevrait la triste tâche de trahir ses secrets!

— Dona Urbana eût été bien étonnée si l'on eût trouvé cette mission indigne de sa nièce: — Est-ce qu'un esclave, qui n'a le droit de rien posséder en propre, peut se permettre d'avoir des secrets!

— Qu'il soit guéri bien vite! Je le désire pour dix raisons de plus! pensait la créole. Nous saurons non seulement comment il a employé ces six derniers mois, mais ce qu'il voulait dire à mes convives dans un langage qui m'est inconnu, enfin l'histoire complète de son passé... Son passé?...

En provoquant ces réflexions, le docteur venait de faire renaitre la plus sérieuse alarme de madame Farniz: — Si, par malheur pourtant, don Ciprian apprenait que Yoyo, indument vendu, devait être libre, il lui rendrait à coup sûr la liberté!

Les beaux sourcils de l'amazone se froncèrent, et, par un mouvement d'hu-